

EVA NIELSEN CLÉMENT LAIGLE

19 mai >
24 juin 2016

commissariat : John Cornu

ART & ESSAI

Université Rennes 2 - Campus Villejean

Place du Recteur Henri Le Moal

35000 Rennes

+33299141142

espaceartetessai@gmail.com

mediation.artetessai@gmail.com

www.espaceartetessai.com

www.univ-rennes2.fr/culture

Entrée libre du lundi au vendredi de 13h à 18h

Accueil des groupes sur rendez-vous

Présents sur la scène contemporaine, l'artiste franco-danoise Eva Nielsen et le français Clément Laigle développent depuis plus d'une décennie maintenant des pratiques artistiques, respectivement picturale et sculpturale/installative, nourries de références à l'architecture et habitées par des rapports de forces, qu'ils soient représentés ou en acte.

Interrogeant le photographique et la peinture, Eva Nielsen explore la surface picturale en métissant huile, acrylique et sérigraphie. Par un travail d'hybridation subtil et des effets de matière savamment maîtrisés, espaces peints et espaces imprimés s'imbriquent de façon très frontale pour produire un trouble sensible, et offrir par là même de multiples niveaux de lecture. L'artiste articule, sur des toiles de grands formats, des fragments de réel avec différents héritages allant du mouvement pictorialiste à l'abstraction figurative, du *sfumato* académique au brutalisme architectural. Le paysage périurbain contemporain avec ses aires bétonnées, ses zones en mutation, ses lieux en reconstruction constitue un terrain d'observation privilégié. Native de Yerres, l'artiste puise en effet son vocabulaire formel au sein de son quotidien : ses déplacements en banlieue parisienne, ses trajets sur la ligne du RER D, ses voyages aux États-Unis ou en Scandinavie, ses lectures (Virginia Woolf, Henry David Thoreau). Proposant des visions synthétiques, elle nous transporte vers d'autres territoires dans lesquels architecture/paysage fusionnent. Sculpturales bien que procédant d'une mise à plat, les peintures d'Eva Nielsen confrontent des archétypes géométrisant de l'architecture à des horizons romantiques et dépouillés, comme pour mieux nous donner à voir les rapports sensibles existant entre forces urbaines et naturelles.

Clément Laigle s'inscrit, quant à lui, dans une confrontation directe avec l'architecture, avec le bâti auquel « il n'est, dit-il, pas possible d'échapper ». Partant de ce constat, l'artiste utilise le champ de l'architecture pour poser les bases de son langage artistique, un langage qu'il souhaite toutefois insubordonné au contexte de monstration et qui emprunte au registre de la construction ou de l'aménagement d'intérieur ses matériaux, ses outils, ses usages. Utilisés de façon récurrente en association avec la lumière qu'elle soit artificielle et/ou naturelle, les matériaux industriels (rayonnages et structures métalliques, portiques de levage, panneaux d'aggloméré, cloisons en BA13, tubes en acier ou en PVC, tôles ondulées, éléments en béton) lui permettent de brouiller les frontières existantes entre sculpture et installation, entre productions architecturales et cadres architecturés. Minimalistes, empreintes d'une vraie physicalité, de facture tantôt brutaliste, tantôt clinique, les œuvres de Clément Laigle proposent des narrations sourdes, des

rapports de forces en acte. Comme sous-tendues par des conflits d'autorité, ces dernières semblent se mesurer du sol jusqu'au plafond avec les sites qui les présentent.

Distincts et pourtant en résonance, les univers de Clément Laigle et Eva Nielsen dialoguent ainsi pour la première fois le temps d'une exposition à la Galerie Art & Essai de l'Université Rennes 2.

•

Née en 1983, Eva Nielsen vit et travaille en France. Son travail a été présenté dans le cadre de nombreuses expositions collectives en France comme à l'étranger comme « Babel » au Palais des Beaux Arts de Lille, « Et si l'espace n'était qu'une dimension intérieure » à l'Abbaye Saint-André - CAC Meymac, « Peindre, Dit-elle » au Musée de Rochechouart, « Contemporary French Painting » au Perm Museum of Contemporary Art, « Res Publica » au Moscow Museum of Modern Art (Russie), ou encore dans le cadre de l'exposition de printemps à la Kunsthall Charlottenborg à Copenhague. Eva Nielsen est représentée par The Pill à Istanbul, Selma Feriani (Tunis/Londre) et Jousse Entreprise à Paris.

Né en 1978, Clément Laigle vit et travaille en France. Son travail a été présenté dans le cadre de nombreuses expositions en France entre autres au Salon de Montrouge et dans les galeries Florence Lœwy et Bernard Jordan à Paris, à La Tôlerie à Clermont-Ferrand, à Tripode à Rezé ; ainsi qu'à l'étranger : au Centre d'art contemporain de Genève, à Art en l'île à Genève, à Bolzano et à la Russian Club Gallery à Londres. Clément Laigle est représenté par la galerie Gourvennec Ogor à Marseille.

project room : Clélia Berthier, Paoline Prioult & Darta Sidere

Cette project room présente le travail sculptural et installatif de Clélia Berthier, Darta Sidere et Paoline Prioult qui, chacune à leur manière, proposent un détournement des usages habituels des matériaux qu'elles utilisent afin d'expérimenter le champ des possibles.

La première salle réunit *Hubble*, une pièce murale d'envergure de Clélia Berthier, et des propositions sculpturales en pierre de Darta Sidere. Aisément reconnaissables, parce que familiers et issus de la sphère du bricolage, les matériaux utilisés par Clélia Berthier sont choisis pour leurs propriétés physiques, leurs caractères plastiques : formes, couleurs, textures. Au gré de ses expérimentations, l'artiste met en œuvre différents rapports de forces. Elle soumet ainsi aussi bien le métal, le cuivre que la mousse polyuréthane à l'épreuve du feu dans le but de rendre visible cette exposition. Elle révèle les marques laissées par ses actions dans la matière, tout en mettant à profit les éventuels accidents, ce qui ne peut être complètement anticipé, ce qui échappe lorsque l'expérimentation prend le pas sur les intentions. Chauffés, brûlés, impactés en leur centre, les formats en cuivre de *Hubble* se parent ainsi de mille reflets moirés, comme autant de nébuleuses célestes, d'images aléatoires venues d'ailleurs. En vis-à-vis, le visiteur découvre *Dissection du Lithops*, un ensemble de deux sculptures produites en kersantite (pierre bretonne proche du granite) et en pierre calcaire de Richemont, placées à même une estrade en bois ; ainsi qu'*Autoportrait (la dent cassée)* taillé dans du marbre de Carrare, présenté sur une étagère murale. À mi-chemin entre figuration et abstraction, le travail de Darta Sidere s'attache à présenter le corps telle une matière plastique, la peau telle une membrane sensible séparant l'individu et le monde extérieur. Avec *Dissection du Lithops* (du grec « lithos », pierre et « ophis », apparence), il est question de se consacrer à l'étude de la peau d'une plante du même nom, appelée couramment « plante caillou » en raison de son apparence. Sculptés dans des blocs de pierre, les deux fragments proposent donc un retournement, et s'exposent tels de fascinants spécimens fossiles surdimensionnés. Au-delà de la transsubstantiation, l'artiste développe une logique haptique, une invitation à toucher du regard leur surface tantôt veinée, tantôt lisse. Organique toujours, l'*Autoportrait (la dent cassée)* consiste, quant à lui, en une représentation autobiographique figée dans du marbre blanc soit un majestueux fragment de dent cassée à valeur d'autoportrait.

Lauréate d'une Dinée organisée par La Collective* en collaboration avec l'association & (esperluette)** au sein de l'EESAB en décembre 2015, Paoline Prioult investit la seconde salle de la project room avec une installation sculpturale et lumineuse composée de plaques de cire rétroéclairées, posées à champ sur des estrades qui prolongent celle présente dans la première salle. Matériaux de prédilection de l'artiste, servant habituellement à confectionner des moules en vue d'obtenir des tirages en bronze (technique de la cire perdue), la cire se voit ici exploitée pour elle-même. L'artiste explore en effet les possibilités offertes par le médium : malléabilité, plasticité, effets de textures, jeux de transparences et d'opacités, reliefs et profondeurs. Intéressée par le groupe Support/Surface, Paoline Prioult déplace certaines des problématiques picturales dans le champ sculptural, tout en donnant à voir une nouvelle approche du *colorfield*. Les différents panneaux de cire teintée dans la masse, parfois légèrement superposés les uns aux autres, déploient ainsi au gré de leurs associations une large palette colorée dans l'espace. Les tubes fluorescents, que l'on devine à l'arrière, accentuent de plus la diffraction sur les murs, et ce faisant renforcent, de manière sensible, l'interaction avec le lieu de présentation.

•

Née en 1991 à Vitré, Clélia Berthier vit et travaille à Rennes.

Née en 1993 à Caen, Paoline Prioult vit et travaille à Rennes.

Née en 1990 à Riga (Lettonie), Darta Sidere vit et travaille à Rennes.

•

* La Collective est un groupement d'artistes qui a pour but de promouvoir la jeune création contemporaine, en favorisant la production, le soutien et la diffusion des œuvres. Trois projets artistiques sont ainsi présentés au public lors d'un dîner afin de les soumettre à un micro-financement.

** Constituée au sein de la Galerie Art & Essai, l'association & (esperluette) propose une aide à la production et à la diffusion de la jeune création.

LISTE DES ŒUVRES EXPOSÉES

EVA NIELSEN

1 - Lunar I, 2016
Huile, acrylique et sérigraphie sur toile
200 x 180 cm

2 - Lunar II, 2016
Huile, acrylique et sérigraphie sur toile
200 x 180 cm

3 - Hydre, 2016
Huile, acrylique et sérigraphie sur toile
200 x 150 cm

4 - Thalle II, 2015
Huile, acrylique et sérigraphie sur toile
200 x 150 cm

5 - Thalle III, 2015
Huile, acrylique et sérigraphie sur toile
200 x 150 cm

6 - Pallene II, 2014
Huile, acrylique et sérigraphie sur toile
190 x 140 cm

© Eva Nielsen
Courtesy the artist and Jousse Entreprise, Paris

CLÉMENT LAIGLE

7 - Nenbont, 2016
Techniques mixtes
230 x 200 x 220 cm

8 - Manifold I, 2016
Acier inoxydable, béton, bande thermique
40 x 40 x 350 cm

9 - Manifold II, 2016
Acier inoxydable, béton
40 x 70 x 210 cm

10 - Prototyp (model) bis, 2016
Acier usagé, peinture
Taille variable

11 - Hyllor, 2016
Acier thermolaqué, pierres
200 x 40 x 900 cm

© Clément Laigle
Courtesy the artist and galerie Gourvenec Ogor,
Marseille

•

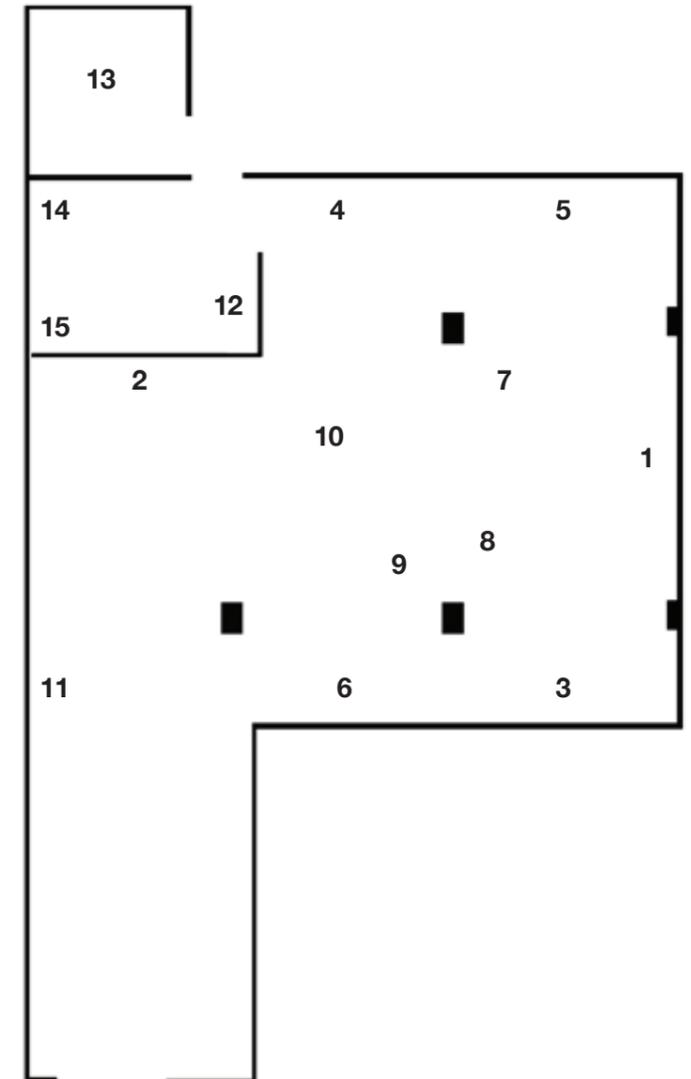
project room : Clélia Berthier, Paoline Prioult & Darta Sidere

Clélia Berthier
12 - Hubble, 2016
Plaques de cuivre chauffées au chalumeau, dispositif d'accrochage en bois
15 x 10 x 0,1 cm chaque plaque de cuivre
210 x 60 x 18 cm chaque planche de bois
© Clélia Berthier. Courtesy the artist

Paoline Prioult
13 - Triptyque de cire perdue, 2016
Paraffine, colorants et bois
160 x 22 x 4,5 cm chaque
© Paoline Prioult. Courtesy the artist

Darta Sidere
14 - Dissection du Lithops, 2016
Kersantite et pierre calcaire de Richemont
20 x 26 x 30 cm / 15 x 15 x 15 cm

15 - Autoportrait (la dent cassée), 2014
Marbre de Carrare
12 x 16 x 26 cm
© Darta Sidere. Courtesy the artist



EVA NIELSEN CLÉMENT LAIGLE

• ENTRETIEN CROISÉ

ART & ESSAI

Université Rennes 2 - Campus Villejean

Place du Recteur Henri Le Moal

35000 Rennes

+33299141142

espaceartetessai@gmail.com

mediation.artetessai@gmail.com

www.espaceartetessai.com

www.univ-rennes2.fr/culture

Entrée libre du lundi au vendredi de 13h à 18h

Accueil des groupes sur rendez-vous

John Cornu : On peut considérer vos pratiques comme distinctes voire éloignées si on les envisage sous l'angle du médium et des techniques mises en œuvre. Pourtant, il est possible d'observer un intérêt commun pour l'architecture, voire pour des approches architecturales plus ou moins identifiables. Comment cet espace référentiel interagit avec vos productions ?

Eva Nielsen : Mon rapport à l'architecture remonte à mes années d'études. Il est lié à un sentiment que j'ai éprouvé sur le chemin de l'école des Beaux-arts : la rue, les immeubles et le ciel m'étaient apparus comme mis à plat et découpés. J'avais la sensation d'une planéité vertigineuse. C'était une émotion esthétique très forte sur laquelle j'ai basé mes recherches par la suite. Je cherchais alors – et c'est encore le cas – à organiser le paysage architectural, à le faire tenir dans cette émotion. Le ressenti face à l'architecture est donc pour moi le point de départ de ma production. Ce qui m'intéresse particulièrement dans l'architecture, c'est la question du point de vue du regardeur, le fait de se positionner vis-à-vis d'une masse, d'un ensemble physique. Je suis en outre profondément intriguée par les possibilités qu'offre la peinture de jouer avec la troisième dimension : ce « vrai » mensonge concernant l'émergence d'une forme en volume.

Clément Laigle : Pour ma part, l'architecture est en premier lieu ce mur au bout de la rue qui m'empêche de continuer tout droit mon chemin. En effet, l'architecture et plus largement l'urbanisme ont pour objectif d'organiser des contraintes au profit d'un groupe, l'intérêt individuel n'étant pas le souci initial principal. Comme le dit Eva, l'individu est contraint de prendre position contre une masse ou plutôt par rapport à des ensembles de masses. Nos sociétés ne cessant d'évoluer ou de régresser, nous habitons un environnement que nous aménageons constamment afin de répondre aux différents changements induits par nos modes de vie. L'architecture est un des éléments nécessaires pour qu'un groupe d'individus puisse faire société, le langage en est un autre. Nous ne pouvons faire l'économie de ces choses. Mon travail compile ainsi plusieurs énergies et mécanismes. Le recours à l'utilisation de matériaux de construction ou d'éléments préfabriqués, neufs ou d'occasions, me permet de situer mon travail à l'échelle d'un lieu, à l'échelle d'un « théâtre », à l'échelle de l'environnement.

Si je comprends bien ta réponse, l'œuvre serait donc distincte de son contexte physique voire social et/ou culturel ? Du moins chaque pièce conserverait une sorte de seuil d'intégrité... Est-ce aussi valable du point de vue du discours que l'artiste ou le critique pose sur le travail ?

In fine les choses ne sont-elles pas plus poreuses ? Je veux dire par là qu'un geste artistique peut certes comporter une dimension technique et physique, un type de relation avec le site, mais aussi tout un ensemble de relations discursives, socioculturelles plus ou moins déterminées.

C.L. : Entendons-nous bien, je parle de la manière dont j'envisage ma pratique actuellement, cela a pu être différent par le passé, et cela changera encore sûrement. Il faut distinguer l'influence qu'a le site de monstration de l'œuvre sur sa conception, et l'influence qu'a le site de monstration de l'œuvre sur son exposition. Les caractéristiques physiques et socioculturelles d'un site/espace d'exposition nous obligent et entrent inéluctablement en relation avec l'œuvre exposée. Pour ma part, je choisis de ne pas m'occuper plus que cela de ces caractéristiques, afin de me concentrer sur les choses qui me préoccupent et me nourrissent au quotidien. En ce sens, je revendique une réelle indépendance quant au choix de mes œuvres et à la forme qu'elles prennent par rapport à leur lieu d'exposition. Cela étant dit, il est bien évident que je choisis de présenter certaines œuvres plutôt que d'autres en fonction des contextes.

Pour répondre donc à ta question, l'œuvre n'est pas distincte du contexte physique, social et culturel qui l'a vu naître, mais se trouve être très souvent distincte du contexte dans lequel elle est montrée. Bien sûr, tout cela est très poreux et beaucoup de facteurs se croisent ici : le contexte d'exposition, les œuvres, la communication et la médiation autour des œuvres, et pour finir les spectateurs, chacun enrichissant l'ensemble avec son angle de lecture. En repensant à cette exposition à venir à la Galerie Art & Essai, ce qui pour moi fait sens dans la présentation simultanée du travail d'Eva et du mien, c'est que nous convoquons tous deux – d'une manière très différente – à l'intérieur de nos productions, des sites, des lieux, des environnements, des espaces qui finissent par devenir des théâtres au sens physique du terme. Nous déplaçons ensuite cela dans un contexte – qui est le notre en ce moment – : l'Art et son exposition. Et c'est ici à mon avis que se mettent en place toutes sortes de relations discursives et socioculturelles.

Toujours en terme de lieu, j'aimerais savoir quel est votre rapport à l'atelier, à l'expérimentation et au temps de pratique ? Vos idées de production viennent-elle à partir de l'expérimentation ou en amont ?

C.L. : L'atelier, c'est mon lieu de travail. J'y regroupe toutes les activités propres à l'activité d'artiste plasticien : dessins, études, recherches, construction, stockage, administration...

Il me semble que les idées précèdent l'expérimentation qui est une sorte d'affinage, quelque chose permettant de toucher à l'essence des intentions, et de dépasser la simple représentation de l'idée qui l'a vu naître.

E.N. : Je rejoins la réponse de Clément. L'atelier, c'est un tout : la mise en forme, la production, les échecs, les satisfactions... Mes peintures sont imprégnées de l'atelier et *vice versa*. Il me semble d'ailleurs que plusieurs de mes peintures pourraient être des pans découpés de mon atelier. L'expérimentation est donc une part importante de mon travail car des accidents s'invitent, et ces derniers construisent à leur tour la peinture. Mais même si ces accidents ou détours sont essentiels, je prépare toujours mon travail en amont, via des croquis ou des collages. Disons que je me trace une feuille de route tout en étant bien consciente que rien ne se déroulera vraiment comme prévu...

Comment abordez-vous une exposition en duo comme celle-ci sachant que vous ne vous connaissiez pas auparavant ? Le fait que le travail d'Eva soit essentiellement de la peinture, et celui de Clément plus largement dédié à l'installation et à la sculpture est-il un élément intéressant ?

E.N. : Pour ma part, c'est une expérience que j'apprécie particulièrement. J'ai eu l'occasion de travailler sur des duo show avec des sculpteurs (comme avec Marion Verboom en 2011) et j'ai vraiment été portée par cette confrontation. Étant moi-même dans l'interrogation constante du volume suggéré en peinture, c'est très excitant de confronter mon travail avec celui d'un sculpteur. J'aime d'ailleurs le fait que l'accès aux peintures puisse être « entravé » par la présence physique d'une sculpture.

C.L. : À mon sens, les choses se sont faites naturellement, et cette idée que tu as proposé, John, de faire dialoguer nos deux pratiques me paraît juste et sensée. Car si le rapprochement ne coule pas forcément de source, je pense que le lien apparaîtra comme évident le jour du vernissage. Et comme Eva, bien qu'un peu différemment, j'aime aussi l'idée selon laquelle mes sculptures puissent avoir une « toile de fond ».

Pour vous, quel est le rôle d'un(e) commissaire d'exposition/curateur ? D'ailleurs faites-vous la différence entre ces deux termes ?

C.L. : Je dirais peut-être que le curateur fait du commissariat d'exposition son activité à plein temps, contrairement au commissaire qui lui possède une autre activité principale (artiste, galeriste, directeur de centre d'art, etc.). Quant au rôle du commissaire/curator, je dirais – pour

faire simple – que sa position extérieure au travail de l'artiste doit permettre un regard singulier sur l'œuvre ou l'ensemble d'œuvres exposées.

E.N. : Personnellement, je ne fais pas de différence entre ces deux termes... Je pense que le rôle du commissaire/curator est de créer des percées, des vues, des possibles. Les commissaires qui me marquent le plus sont ceux qui permettent à l'artiste de (re)découvrir son travail autrement, de se laisser guider vers une « autre » ouverture. J'aime aussi le principe d'une approche sensible basée sur l'expérimentation du regardeur. Le commissariat doit à mon sens être autoritaire, sinon c'est l'ennui assuré. Il doit répondre à une vision, non à un consensus.

La Galerie Art & Essai est un espace dédié à la recherche ; elle constitue un outil de sensibilisation et de professionnalisation. Comment considérez-vous l'enseignement des Arts plastiques dans les Écoles et à l'Université ? Au regard de votre parcours, quelle est votre approche de l'enseignement d'une telle discipline ?

E.N. : Le fait de partir en Erasmus à la Central Saint Martins à Londres m'a permis d'avoir du recul sur l'enseignement que j'avais reçu en France. L'enseignement que j'ai suivi aux Beaux-Arts de Paris était qualitatif sur plusieurs points : les cours de théorie sont par exemple d'un très bon niveau (j'avais vraiment la sensation qu'on nous parlait en tant qu'artiste et non en tant que jeune élève), et le choix des ateliers pratique est génial... Par contre, je suis moins convaincue par la répartition en atelier avec des « maîtres », système propre aux Beaux-Arts de Paris que je trouve un peu sclérosant. Heureusement, j'ai eu la chance d'avoir un professeur, Philippe Cognée, qui nous incitait constamment à discuter de notre travail avec d'autres artistes. Il nous poussait à nous remettre sans cesse en question. J'ai remarqué aussi qu'en France il fallait sans arrêt défendre son projet avant même qu'il ait vu le jour... C'est bien de savoir argumenter un projet mais c'est mieux de le faire tout court il me semble ! À Londres, on nous disait exactement l'inverse « faites et nous verrons après si ça vaut le coup ». C'est très décomplexant au final. Et j'ai autant produit en un trimestre londonien qu'en une année à Paris. Verdict : il est primordial de se confronter à un autre enseignement dans son parcours.

C.L. : L'enseignement, pour l'avoir pratiqué dans ces deux institutions, est très différent d'une école d'art à une autre, d'une école d'architecture à une autre, ainsi que d'une école d'architecture à une école d'art ou encore à une université. Là où certains parlent de chercheurs, d'autres parlent d'artistes en

devenir. J'ai remarqué qu'il est nécessaire d'amener très très rapidement les étudiants à développer une pratique plastique personnelle, afin qu'ils puissent affirmer ce qui les constitue en tant qu'individu. C'est généralement une fois qu'ils ont les mains dans le cambouis qu'on peut commencer à travailler, c'est-à-dire à discuter, à orienter, bref à mettre en place une pratique discursive au regard d'une pratique plastique. Je préférerais toujours l'échec quand il y a un réel engagement dans la pratique et dans la pensée, à la réussite sans ambition. Je dois être une sorte de londonien refoulé en somme.

Les jeunes chercheurs/artistes sont souvent assez curieux de la dimension économique relative au métier d'artiste. Comment cela se passe dans votre activité ? Vivez-vous de votre production artistique ? Cet aspect économique détermine-t-il parfois vos choix plastiques ?

E.N. : Aux Beaux-Arts, j'étais persuadée que je ne gagnerais jamais ma vie en tant qu'artiste et finalement ça se passe bien. Il faut cependant garder à l'esprit que l'artiste n'a pas vraiment de contrôle là-dessus et qu'il n'y a jamais de garantie d'une année à l'autre... Cela dit, j'ai travaillé pendant de nombreuses années en parallèle de ma production de peintre, et je sais qu'il est possible que je doive m'y remettre à nouveau un jour (que j'espère le plus lointain possible !). En tout cas, une chose est certaine, la dimension économique n'a jamais déterminé mes choix. Sinon, je ne ferais pas autant de grands formats...

C.L. : Le métier d'artiste est un véritable engagement, notamment sur le plan économique. Si certaines années sont plus riches que d'autres, la précarité est une compagne assidue et bien réelle. Si je vis effectivement de ma production artistique, cela ne signifie pas pour autant que je vis de la vente de mes œuvres (certaines années pourtant, etc.) mais que mon travail artistique me permet de trouver d'autres activités rémunératrices (enseignement, régie d'exposition, commissariat, scénographie, etc.). Mes choix plastiques ne sont par ailleurs jamais déterminés par la situation financière du moment – je ne passe pas du carton à la feuille d'or en fonction des fluctuations de mon compte en banque –, mais cela peut jouer notamment sur mes conditions de travail : espace de travail disponible, temps consacré à la pratique, etc. Quoiqu'il en soit, il sera toujours plus facile de vendre des petites aquarelles que des grandes sculptures.

Pour finir - et par extension - quels seraient vos conseils pour un(e) jeune artiste souhaitant s'engager dans cette voie ?

E.N. : Voyager. Mettre de côté son égo mais conserver son ambition (Eva Hesse disait : « être

le meilleur d'Eva Hesse »). Bosser. Encore bossier. Discuter, rencontrer, échanger. Un artiste n'est jamais seul dans sa tour d'ivoire. Se faire violence parfois. Et cette phrase incroyable de Hélion : profiter du « privilège de voir ».

C.L. : S'assurer de pouvoir supporter une précarité légère sur le long terme, être excessivement curieux et travailleur. La sensibilité serait un plus. Bouger, ne pas rester statique, surtout dans les premières années. Non, sans rire, un vrai conseil : ne jamais rien concéder sur sa pratique, et être très exigeant dans son travail. Et comme dirait Eva (Nielsen) : Bosser. Encore bossier.

Avril 2016